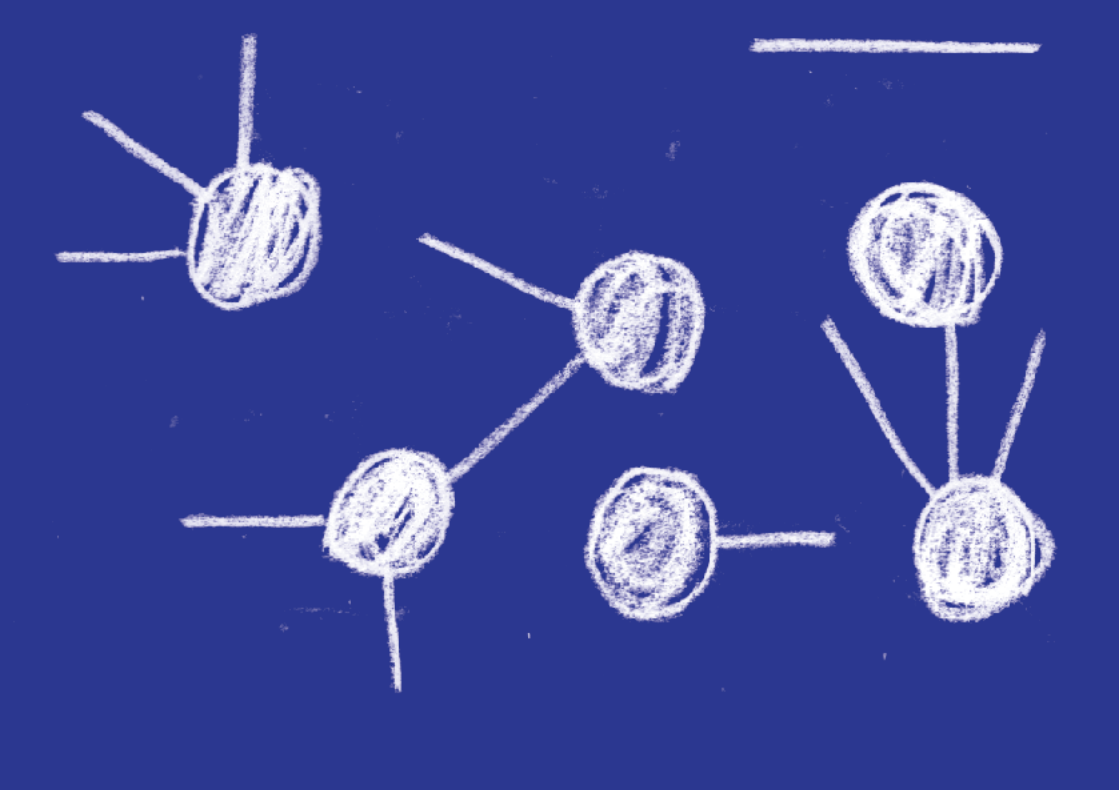


Gouvernances du commun

Mini Ville 21-23.05.2021



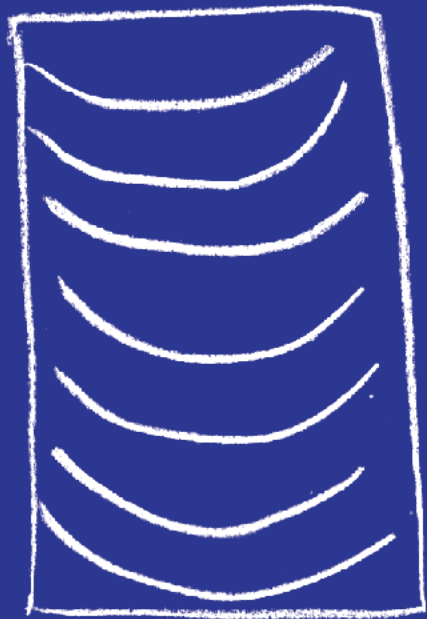


Miniville : Gouvernances du commun

Espaces publics co-conçus, équipements publics réinventés, sites naturalisés négociés... Nous sommes engagé-es dans des projets territoriaux visant l'intérêt général, entremêlant acteur-ices de la société civile, associatifs, habitant-es, secteurs privés et pouvoirs publics. Pour ce faire, sans vouloir se substituer à la puissance publique, mais en construisant d'une certaine manière des délégations de pouvoir, nous remarquons ici et là que ce type de projets nous amène à fabriquer, bricoler, produire, projeter ou imaginer des modes de gouvernances inédites, aux alliances nouvelles, qui pallient un certain manque. Des modalités de prises de décision aux règles du jeu, des chartes d'entretiens aux manuels d'autogestion de lieux communs, de la redécouverte de structurations juridiques à l'invention d'organisations informelles, une grande inventivité règne dans nos manières d'organiser le commun. À l'heure des crises du politique, de la représentativité et de la démocratie, mais aussi à l'heure de la labellisation des tiers lieux et de la marchandisation des friches, quelles brèches reste-t-il pour les modalités de nos gestions collectives ? Où en sommes-nous ? Quelles gouvernances inventons-nous pour l'intérêt général ? Avec qui ? Contre qui ? Avec quels moyens et quels outils ?

Ce week-end de mai 2021, nous nous sommes retrouvés-es à La Perm (Billom, 63), à une trentaine d'acteur-ices des champs des expérimentations urbaines, architecturales, artistiques et sociales, issues du réseau Superville, pour échanger sur ces sujets. L'enjeu était pour nous de faire le point sur un état des lieux partagé, d'entrecroiser nos expériences et de cumuler des récits pour aller plus loin, de continuer de mettre en œuvre notre école buissonnière, pour comprendre nos échecs, s'entraider, défricher nos désirs et imaginer les possibles. Pour cela, nous avons adossé ces rencontres à des ateliers d'écritures individuelles et collectives, pour produire des « Chroniques d'expériences » et « Uchronie de désirs » dans un livret que vous tenez dans les mains. Supports de nos échanges, diffusions de nos idées, ces textes sont à la fois le récit de nos expériences catalysant nos questionnements, et le réceptacle de nos imaginaires, projetant certaines situations dans un futur hypothétique. Bonne lecture, et au plaisir de se recroiser bientôt !

Chroniques
d'expériences
2021



Les armes

Imaginez un petit pavillon de banlieue. Imaginez une cité avec ses trois grandes tours, ses fauteuils en entrée d'immeuble, son Cocci Market, son aire de jeux un peu pétée et sa départementale en guise de frontière. Prenez ce petit pavillon et démurez-en les ouvertures. Mettez-y tout ce qui ne trouve pas sa place dans le quartier et tout ce qu'il y a de plus quotidien. Laissez mousser. Ça déborde un peu. Ramassez à la petite cuillère puis laissez reposer. À chaque débordement, de plus en plus de mousse, de moins en moins de liquide, de mélange. Le bol va-t-il se vider complètement ? Chacun des ingrédients mélangés était une arme pour opérer ce mélange : la parole, le pouvoir représentatif, l'occupation, l'expertise... Et la violence. Cette arme, elle est utilisée quand il n'y en a pas d'autres. C'est celle de ceux qui sont le plus légitimes dans ce mélange, mais qui ont eu l'habitude d'être laissés en dehors du bol.

Comment faire pour accepter les postures de violence comme un outil de gouvernance et de décisions comme un autre ?
Comment faire de la négociation, puisqu'il s'agit de ça dans la mise en œuvre de la gouvernance, avec de la violence ?
Comment négocier avec des armes, disons des outils, différents ?

Figure tutélaire

«Je ne vois pas d'autre scénario envisageable que de me mettre en retrait pour une durée indéterminée». Cette petite phrase aux accents de Lionel Jospin quittant la vie politique, je l'entends sortir de la bouche de Victor, enfoncé dans son fauteuil dans la salle commune d'un squat à Grenoble. On vient de faire un tour de table en guise de débrief du dernier numéro de la Revue, qui traîne encore sur des palettes, embobinées de plastique, à l'entrée du squat. Comme chaque année, trois semaines après le bouclage, on a déjà oublié l'épuisement, le stress des dernières corrections, les nuits blanches, les engueulades sur l'écriture inclusive, et globalement, tout le monde n'a qu'une seule envie : de remettre le couvert l'année prochaine.

Mais pour Victor, c'est l'année de trop. Huit ans dans la Revue lui ont donné une place centrale à la fois de coordination et de méthode, mais aussi une pertinence irremplaçable sur les sujets de fond. C'est lui qui reprend les textes des nouveaux.elles arrivant.es mais aussi reprend de façon aussi critique que radicale tous nos arguments politiques, provoquant chez quasiment tous les membres de la Revue, un sentiment d'incompétence et d'illégitimité. Et cette année, c'est lui qui n'a pas réussi à assurer l'écriture de son texte prévu au sommaire, trop occupé à bosser sur les papiers des autres. Tout au long de l'année, les discussions infinies sur la place « trop centrale » de Victor dans le comité éditorial de la Revue ont monopolisé l'énergie du groupe. Nous empêchant de nous poser sérieusement la question de comment on allait faire pour accompagner sereinement la sortie du projet. Faire des séances d'écriture collective ? Mieux se former les uns les autres ? Valider collectivement nos arguments ? Tout semble possible mais on reste quand même fragiles. Et dans quelques années, on sera probablement à sa place.

Comment transmettre sans (trop) dominer ?

 Chroniques
d'expériences

Four à pain

Lorsqu'un commun créé n'est pas destiné au seul groupe qui a été à son initiative, comment garantir / permettre une appropriation de tous pour que les autres groupes ne le voient pas comme exclusif ? Il était une fois un vieux fournil, construit au cœur du hameau. Il avait été construit à cet endroit pour que tous puissent l'utiliser, et probablement qu'à cette époque c'est là que les habitants pouvaient se réunir pour faire des choses ensemble, en plus de faire du pain. À notre époque le vieux fournil est abandonné.

Et chacun a plus de goût pour son propre jardin. Alors un groupe de jeunes, nouveaux habitants bien motivés et bien partageurs, voulut lui redonner vie. Ils l'ont retapé, lui ont fait une belle terrasse, et un appenti pour y stocker le bois. Et ils y ont fait la fête, heureux d'avoir un lieu commun à partager. Ils s'attendaient à ce que les autres habitants du hameau viennent faire la fête avec eux, mais ils n'en firent rien. Au contraire, ils jasaient plutôt que pour cette édification, il n'y avait pas eu d'autorisation !

Alors ils se sont plaints et ont demandé que le four à pain redevienne un commun pour tous, et pas celui de quelques uns. Alors ils ont demandé à la mairie de faire retirer les constructions illégales. Ne sachant pas comment résoudre ce conflit, et suivant la voix peu convaincue de la majorité, et des quelques-uns qui crient le plus fort, elle fit tronçonner la terrasse par ses agents, et tomber le petit abri à bois. Par la même occasion, le vieux fournil perdit ses usagers. Toujours accessible à tous au milieu du hameau, c'est un commun de plus qui se meurt Demain, un nouveau groupe de jeunes habitants bien motivés veut construire une cabane à sauna au bord du plan d'eau communal.

Comment s'y prendre pour que cette ressource devienne un commun ouvert à tous, et surtout perçu comme tel ?

18 ter

L'association lance un appel pour co-construire un centre culturel de quartier, au sein d'un bidonville. Dans un bidonville. En plein milieu d'un site classé au Patrimoine National des Sites et Paysages.

Au milieu des baraques de fortune, les rats galopent entre les déchets. Les toits fuient. L'eau remonte par capillarité. Les abords du site sont devenus au fil du temps des latrines à ciel ouvert. Les familles qui habitent le 18 ter sont accompagnées sur un projet de maraîchage de subsistance, qui est au cœur de leur appartenance à l'histoire horticole du site.

2014. Après trois mois de résidences, un architecte livre un diagnostic prospectif sur le devenir du lieu. En trois mois, nous avons construit des toilettes, des douches, une cuisine commune. Le diagnostic est sans appel : si l'espace interculturel est tourné vers la mise en commun de la parcelle, la priorité est à l'insertion professionnelle, permettant d'accéder au logement de droit commun. Le diagnostic est issu de la discussion avec les habitants. Le bidonville constitue peut-être un commun, mais la communauté passe derrière le besoin individuel, ou plus précisément de chaque ménage, d'améliorer ses conditions de vie.

2018. Cela fait maintenant quatre ans que nous travaillons avec les habitants, et les organisations de suivi social, à l'insertion professionnelle des habitants. La plupart des hommes ont profité des chantiers organisés sur la parcelle pour s'ancrer dans le domaine de la construction. La plupart des femmes travaillent. Les revenus des ménages sont stabilisés. Nous négocions avec la mairie le relogement de l'ensemble des familles, à échéance trois ans.

2021. Les communs réémergent. De manière contre-intuitive, les toilettes, douches, et cuisine commune, ont enterré l'idéal de commun depuis des années. Les constructions ont été appropriées par le chef auto-déclaré de cette communauté de survie.



*Chroniques
d'expériences*

Trente-cinq personnes, deux toilettes, deux douches, une cuisine. Un couple dominant et leurs deux enfants, qui habitent dans la cuisine commune transformée en logement, et privatisent un bloc sanitaire. Depuis, nous avons construit avec les habitants de nouveaux toilettes, et une école mutuelle. Les enfants sont devenus des adolescents. Certains ont fait déjà des enfants.

Dans ce contexte de bidonville, en dehors de la vision romantique des communs, comment permettre aux jeunes générations de construire une vie qui les épanouit individuellement et collectivement ?

Le temps des communs

C'est l'histoire d'un groupe de Désirs qui sont divers mais qui se réunissent pour faire ensemble. Ils se demandent, ces Désirs, s'ils font commun et décident que, oui pourquoi pas. Ils se mettent tout nus. Ils créent des outils, des structures, des gouvernances pour donner corps à ces Désirs. Ces structures deviennent elle-même l'objet commun, leur commun. Les Désirs grandissent, évoluent, bougent. Les structures bien que restant le commun de ces Désirs, deviennent des contraintes. Les Désirs se rendent compte qu'elles sont liées par certaines forces : l'envie de l'autre, des valeurs, de l'amour. Les Désirs doivent apprendre à imaginer comment structurer l'évolutif, le dynamique, l'inconnu. Ils se demandent ce qui fait commun, finalement : eux-mêmes, les forces qui les lient, leurs structures ?

Comment structurer une gouvernance évolutive ? La structure de gouvernance du commun est-elle en commun ?

J *Chroniques
d'expériences*

Couper le cordon

C'est l'histoire d'un projet né dans nos têtes, issu de nos intuitions, de nos rêves, d'une vision complètement idéaliste pour agir, résister, produire et embarquer avec nous un maximum de gens. Autour du jardin, de la production alimentaire en ville, d'un projet systématique à l'échelle d'un quartier, là où on vit, un espace quotidien. Ça a pris plein de formes, souvent impulsées par notre collectif, enthousiaste et proactif. Et puis c'est autour d'un jardin que les actions se sont matérialisées, sont devenues visibles. C'est autour d'un jardin (un commun) que nous avons visé l'implication de tous. On répond à un besoin, c'est indéniable. Alors ça va marcher, ça va s'autonomiser. Chacun pourra expérimenter, essayer, se rencontrer. Pour gérer ce jardin, ne dégageant pas vraiment de revenus financiers, faut s'engager. Mais au delà de l'impulsion très motivante, faut tenir dans la durée, avec ses hauts et ses bas. Parfois on s'épuise. On embauche donc un habitant usager pour tenir le fil du jardin et nous libérer de la routine. C'est une embauche que l'on décide sans trop de concertations. Mais bon, ce jardin c'est notre bébé. On y rêve encore tant de choses. On en est fier, il nous a appris beaucoup. C'est un commun, c'est un espace, un lieu de passage et de partage de savoir.

Mais c'est aussi notre bébé.

C'est le lieu du projet, de l'expérimentation, de la rencontre, ouvert à tous, inclusif. Mais c'est surtout notre bébé, notre école, notre laboratoire. On tient les ficelles, on est les locomotives, les financeurs et souvent décideurs. Aujourd'hui, on réfléchit à une nouvelle impulsion, une nouvelle dimension, essaimage du projet : mettre en place des pépinières de quartier collaboratives, ouvertes à tous, un COMMUN !

Mais cette fois, on veut pas tenir seules les rennes, on ne veut pas être les seules locomotives car on vise un COMMUN. On veut partager les responsabilités, l'engagement, les missions, la coordination, la gouvernance !

10 *Chroniques
d'expériences*

Mais c'est notre bébé !

C'est dans notre tête, dans notre bide, c'est le résultat de 10 ans de projet sur le quartier. 10 ans où ça tourne, expérimente et cogite. Mais c'est un COMMUN ! Il répond aux besoins d'une communauté. Sa gestion nous dépasse.

Alors comment faire pour que ce commun existe réellement comme un COMMUN ?! Comment faire pour qu'on puisse librement quitter cette communauté un jour sans mettre en péril son existence ? Comment couper le cordon pour le bien commun ?

Le Kiosque

L'histoire se déroule dans une cité en «rénovation urbaine». Le conseil citoyen et une association «d'architectes de quartier» écrivent le projet d'une «maison de quartier populaire»: pour et par les habitants et associations locales. Mêler des activités répondant à des besoins d'aujourd'hui (une cantine, une aide aux devoirs, des ateliers jardin ou d'auto-réparation, des formations menuiserie ...), un lieu et des temps de rencontre pour mûrir le projet du quartier rénové. La mairie met à disposition une maison murée et son jardin. Le Kiosque est né.

Dans les conditions du maire, construire le projet avec un groupe d'amis, hommes trentenaires du quartier, en demande d'un lieu pour se retrouver. Une aubaine. Pour éviter de partir sur un lieu co-construit uniquement par de «nouveaux arrivants» dans le quartier, habitués aux formes associatives et création de projets, mais bien inventer avec les «jeunes» du quartier qui se nomment l'asso «Les Amis», une culture et gouvernance commune.

Pendant trois ans les architectes de quartier coordonnent une structure de gestion et prise de décision pour le lieu. Des événements, des activités, des rencontres, beaucoup d'énergie, de belles surprises. Mais un frein majeur: les Amis veulent bien partager le lieu avec les architectes de quartier, mais veulent des temps d'occupation dédiés, sans les mères de famille du quartier, pour un usage libre (parler, bar à chicha, restaurant grill). Des échanges sont d'abord possibles, mais de plus en plus crispés entre ce groupe et d'autres membres du quartier qui se voient la porte refusée. L'écriture de mode de fonctionnement et de décision se fait collectivement, mais les Amis se retirent petit à petit des échanges et refusent toute signature et appartenance à cette association commune. Cela bloque le fonctionnement du lieu.

Déjà en place et en activité, les Amis intimident de nouveaux arrivants potentiels. Ils ont toujours été exclus, sans lieu pour eux.

Pour une fois qu'ils en ont un, ils ne vont pas se laisser marcher sur les pieds. Construire le projet et créer l'association sans eux, c'est un échec pour le projet. Alors la situation stagne, sans réelle perspective d'évolution. Le Covid débarque, fait fermer le lieu qui commençait à sentir la démocratie moisie. On en est là.

Comment créer et gérer un commun avec des groupes aux intérêts divergents, voire conflictuels ? Qui est légitime pour gérer le commun ? Comment gérer le conflit dans le commun ?

Projet, groupe, dynamique: quel rayonnement ?

Comment diffuser l'énergie ? Juste qu'ou nourrir le réseau ? Et l'ouvrir ?
Un groupe d'étudiants négocie une convention d'occupation temporaire
d'une vitrine désaffectée dans le centre-ville. Ils y organisent alors
joyeusement des événements publics tout l'été.

Mais dans cette petite boutique, ils se sentent bien serrés. Cela n'est pas
une question de mètres carrés, non, c'est que la salle est pleine de visages
familiers. En parlant de leur projet à leurs amis, ils ont simplement consolidé
leur réseau existant, alors qu'ils avaient écrit sur le papier que l'objectif était
de rencontrer du monde, partager un bout de quotidien et de beauté avec
des voisins encore inconnus, pouvoir enfin boire le thé avec la mamie d'en
face sans avoir à l'inviter en temps de Covid-paranoïa.

Quand on fait partie d'un groupe dynamique et fonctionnel,
comment laisser de la place aux autres ? Comment éviter le
piège de l'entre-soi involontaire ? Comment diffuser de l'énergie,
la transmettre sans noyer les autres initiatives plus timides ?
Faut-il accepter de réduire le groupe originel, de le diviser pour
mieux essaimer ? Ne pas céder au confort de rester ensemble ?
Comment trouver l'équilibre entre être assez nombreux pour
avoir confiance et être fort, et ne pas être trop nombreux pour
se donner la possibilité d'évoluer, d'accueillir, de s'appuyer sur
chaque individualité ?

Gouvernance de la transition écologique

Dans le cadre de la création d'une CTE (coopérative de transition écologique), nous avons commencé par animer des ateliers ouverts à tous pour établir les thématiques clés selon les enjeux que le collectif a identifiés. Nous avons ensuite, avec le groupe des personnes qui désiraient participer, établi une stratégie pour nous donner les moyens de mettre en œuvre des projets de transition écologique sur ce thème.

Nous avons donc décidé de créer une coopérative sous forme de CTE pour impliquer l'ensemble des acteurs du territoire ciblé du projet global et créer une dynamique coopérative pour une approche éco-systémique. Pour cette coopérative, nous avons travaillé sur l'objet social, la gouvernance, les critères d'attribution du RTE (Revenu de Transition Écologique), objet d'expérimentation central, et du modèle économique. Le modèle économique s'est présenté sur trois étapes: 1: situation initiale avec une petite équipe qui fait tout et répond à des appels à projets. 2: situation intermédiaire avec une équipe entreprise support (administration et direction générale) ; une activité de portage d'initiatives locales de projets de transition écologique ; un pôle scientifique ; des projets portés pour l'activité de portage. 3: en plus, avoir des projets qui permettent de créer une indépendance économique, (création de biens, services, foncier). Avec l'idée que tous les projets puissent être des communs.

Comment faire pour que la création de commun soit un moyen d'ouvrir un modèle économique viable pour continuer à expérimenter du revenu de transition écologique ?

Tiers-lieu ou commun ?

C'est une ancienne usine industrielle réhabilitée par une SCOP.

Au rez-de-chaussée, un tiers-lieu, c'est-à-dire un espace de rencontres, de capacitation, de découverte sur la résilience urbaine, humaine et joyeuse.

C'est une association qui gère le tiers-lieu. Elle l'occupe à titre gratuit, en remerciement des chantiers bénévoles de réhabilitation. Aujourd'hui l'association a un CA pluriel et divers, une dizaine d'administrateurs qui souhaitent s'investir sur les questions de résilience et d'expérimentation.

Le tiers-lieu est un espace prêté, loué, utilisé par une communauté, mais ce n'est pas encore un commun. Il n'y a pas de règles de gouvernance à cette ressource, pas de contribution claire.

Comment faire pour transformer le tiers-lieu en commun ?

Quelle réciprocité aux contributions ? Comment larguer les amarres de la propriété ?

Terrain de mésentente

Une situation instable et insatisfaisante dure depuis déjà plusieurs années provoquant frustrations, colères, et destruction d'environnements, de biens matériels et de liens humains. Il y a quelques années, dans une zone urbaine construite hors d'une digue encerclant la ville, un quartier est démoli après avoir été évacué pour anticiper les risques évidents d'inondations auquel la zone est fortement soumise. Une opération qui fut déjà un choc important pour la population habitant le quartier, par ailleurs très prisé, notamment pour ces fameux jardins partagés très fertiles et très beaux.

Suite à cette évacuation, des gens du voyage ont fait de cette immense terrain vague leur territoire, et ont peu à peu dégradé les derniers jardin qui subsistaient encore malgré l'évacuation. De nombreuses tentatives de dialogue avec eux ont été initiées par la ville : avec un médiateur qui s'est vu menacé de mort, par des étudiants paysagistes qui entretenaient encore un grand jardin sur le site, où la moindre construction était brûlée dans la semaine. Toutes ces tentatives pour trouver un terrain d'entente et de cohabitation saines s'avèrent veines. Aujourd'hui la ville est sur le point de faire émerger un projet d'aménagement pour cette actuelle «zone de non-droit». Un large parc agricole, capable d'accueillir sans risque les eaux du fleuve en cas de crue.

Mais quelle pérennité pour un tel projet qui s'implante sur la zone que s'est appropriée une population avec laquelle ni la ville ni les habitants n'ont jamais réussi à dialoguer ? Quelles solutions innovantes pourraient résoudre cette situation où tout semble déjà avoir été tenté ? Quel terrain d'entente pourrait permettre d'initier le dialogue et d'envisager ensemble un futur sain et durable pour ce site aux multiples acteurs et enjeux ?

Les communs griffonnés

Arriver dans un nouveau territoire, seul, sur un terrain tout juste acquis. Vouloir en faire un lieu de production, d'échange de savoir-faire, pour redonner naissance à un mini-village déserté, via ce projet de vie initié par un individu avec une volonté de créer des dynamiques communes, de créer du lien entre les vieux habitants, les chasseurs, les propriétaires de résidences secondaires, les élus délocalisés et les touristes... Et lui, Yann, tout seul. Dans ce village, une poignée de retraités, pas de transports publics, encore un centre-bourg dévitalisé. Quelques agriculteurs bios, une volée de cinquantenaires dynamiques, des woofeurs pour épauler les activités trop nombreuses pour des paires de bras en quantité restreinte.

Le seul projet de commun voté à la majorité par le petit conseil municipal sans étiquette: oui à l'agrandissement du cimetière. Glauque mais nécessaire. L'autre projet sur la sellette qui fait débat: l'ancienne auberge en contrebas de la colline du bourg, sur le bord de la route. Qu'en faire? Un rendez-vous avec quelqu'un de la communauté de communes est pris. On compte là-dessus pour en faire quelque chose pour le village... Yann, habitant néo-rural devient élu parmi d'autres. Découvrir ce mini bourg de l'arrière pays, un parmi tant d'autres, a pris trois ans. Rencontrer les actifs, sentir la vie sur le marché sont les seules bases au lien social, mis à part le travail. Mettre le travail en commun est la seule pratique qui semble avoir survécue au XXI^e siècle. Seul le nom date un peu: «alors tu es dispo dans deux semaines? On fait une journée chinoise chez Jean-Claude!» Yann, d'habitant à élu, découvre cette pratique hyper locale qui consiste à motiver plusieurs dizaines d'habitants et voisins des villages alentours à venir une journée chez un autre habitant qui a un besoin ponctuel pour l'aider à réaliser une tâche que seule la force collective peut réaliser.

La pratique vient du temps où certaines cultures appartenait aux communes notamment les champs de lavande et la coupe du bois. Aujourd'hui, la pratique survit mais est employée sur des terrains privés pour des initiatives non communs, parfois génératrices de revenus, parfois non, mais la journée est bénévole. Seuls les vivres sont assurés aux participants.

Ce temps commun, comment le rendre aux communs ? Doit-il être réattribué aux communs ? Les activités produites dans des lieux privés (agricoles ou autres) ne forment-elle pas la nouvelle vie de village ? Dans cette échelle de parcelles et de voisinages éclatés, s'appuyer sur les espaces privés pour reformer des temps et activités en commun, est-ce un levier anecdotique ou potentiellement efficace ?

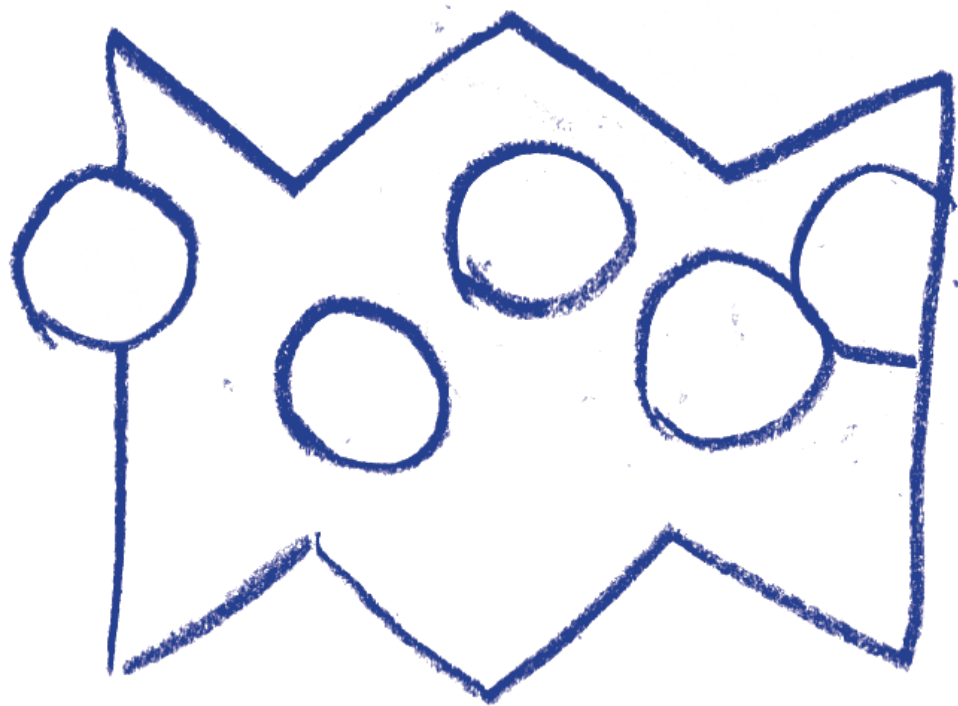
Notamment pour pallier au manque de budget de ces mini-communes, pour lesquelles la délégation de certains services aux communautés de communes immenses est déconnectée du lieu. Est-ce que cette pratique sans statut juridique doit forcément devenir associative, ou au contraire fonctionne surtout justement parce qu'elle reste informelle ?

Yann, seul sur son terrain, avec ses idées à échelle collective, mais avec son statut de tout petit agriculteur sur ses restanques privées, ne sait pas comment se placer pour recréer du commun dans toutes ces entités éparses et individuelles. Yann, c'est mon père, et moi en tant que «pro», je ne sais pas non plus comment me placer pour soutenir ces idées de communs.

Une gouvernance organique?

Nous sommes une friche industrielle occupée par un collectif d'artistes et artisans, et un lieu social et culturel. On fonctionne de manière organique. La spontanéité, l'imaginaire, l'improvisation, les rencontres sont à la base de l'action. Les places de chacun sont dans des évolutions constantes. De là naît une magie et une force de frappe inédite. La précarité, le manque de moyens a aussi permis une appropriation par chacun, à différentes échelles et par différentes façons. Aujourd'hui ces deux lieux sont en danger du fait de la spéculation immobilière, n'étant pas propriétaire et dans une ville avec un prix au mètre carré qui augmente de jour en jour. On nous demande alors de créer une structure, de «structurer notre projet». Pour être davantage reconnu par les institutions et ainsi se protéger. Présenter des objectifs, se projeter sur des temps long, définir un projet, construire un modèle économique.

Comment alors raconter et défendre que l'efficacité et la magie de notre pouvoir d'action est basé sur un fonctionnement organique? Comment garder ce fonctionnement organique tout en acquérant une confiance de la part des institutions? Quelle institutionnalisation permet la préservation de la gouvernance organique?





Vchromes
des desirs
2050.

Le jardin voyageur

On a quitté le jardin ressource et le tissu humain auquel on était lié il y a 20 ans. On a quitté la ville alors qu'elle se vidait de sa population, laissant une multitude d'espaces vacants, des friches, des vides, des respirations laissant enfin le vivant exprimer sa présence. Les citadins qui sont restés ont appris à cohabiter avec le vivant, investissant les interstices, multipliant la ressource végétale sans cesse !

Des îlots de jardin-forêt créent une toile dans laquelle se connectent les petites communautés de citadins sédentaires et résistants ! Je me souviens de cette petite pépinière de quartier, où on a appris, avec des motivés, à multiplier les arbres / arbustes, où on a accumulé les graines, où on a réussi à collectivement mettre en place un système donnant-donnant, de contribution libre. J'apporte de la ressource, et j'en récupère pour mon jardin, mon balcon, mon projet. La nature est tellement abondante et généreuse, que tout est allé très vite. D'un chou en fleurs, on en récoltait des sacs de graines. D'un arbre, on en prélevait des poignées de greffons. Les pépinières se sont vite multipliées, au fil des communautés qui se créaient, et des espaces se sont libérés par le départ de beaucoup vers la montagne, la plaine, la mer.

Je suis partie avant de voir tout ça, appelée par le grand paysage. Faire confiance, lâcher prise. Se dire que les choses iront là où elles doivent aller. Nourrir les lieux que l'on traverse, avec son énergie du moment. Un nouveau rapport au temps qui s'est installé progressivement, nous enseignant l'observation, la confiance, nous laissant l'espace nécessaire pour écouter notre intuition. La confiance dans le vivant et sa capacité à créer de l'abondance m'a soulagé de ce sentiment de "devoir". Alors on est parti, et depuis, on voyage comme des plantes vagabondes. Je prélève et fait voyager plantes et graines, de lieux en lieux, et fais le lien en plantant des arbres sur un chemin. Un jardin voyageur qui fertilise des rencontres, qui permet des récoltes, le jardin est partout, nous sommes devenus des champignons qui circulent d'arbre en arbre. D'ailleurs, j'ai quelques boutures avec moi, vous me direz où je peux les planter avant de repartir ?!

Merci

23 *Chroniques
des désirs*

Bonjour équilibre !

Vas-y Gustavo, plante là cette vis, c'est la dernière ! Et voilà, on l'a fini cet espace public, enfin ! Putain, 30 ans que j'y pense... T'es marrant toi, c'était pas si simple à l'époque. Alors que maintenant, c'est tellement fluide. J'y réfléchis, mais je crois que la principale différence, c'est la question du mandat, ou du contrat si tu veux. Professionnellement, on me confiait des mandats de participation habitante ; ça marchait pas mal, mais ça posait la question de ma légitimité. À côté, j'étais élue dans le village. J'avais la légitimité de faire les choses, on m'avait confié ce mandat, mais ça marchait pas vraiment... Et là regarde : on est une dizaine, tous habitants, et on arrive à faire les choses. Pourquoi ?

Peut-être juste parce qu'on n'a pas cherché la légitimité en dehors de notre propre action. Il n'y a aucun autre mandat que celui qu'on s'est nous-mêmes accordé : on est sur place, on est dans l'action, donc on est légitimes.

On les connaît les dérives, mais regarde : on est allé voir tous les voisins, on en a parlé à la commission des communs, on a la validation de la commission éthique, personne ne s'est opposé au projet. On est là, on le fait, pour nous et pour tout le monde. À l'époque, je jonglais avec deux casquettes et c'était jamais pleinement satisfaisant. Aujourd'hui, je me suis recentrée : je suis habitante, et ma vocation est de contribuer à produire l'espace public. Adieu écartèlement, bonjour équilibre !

24

*Chroniques
des désirs*

L'épicerie du futur

2050, les épicerie locales autogérées se sont développées dans les villes et les villages avec des formes et des fonctionnements multiples, propres à chaque communauté. Chacun peut accéder à des produits sains et locaux à prix raisonnables et compléter sa production personnelle.

Je continue de gérer une épicerie utilisée par 15 personnes. La gestion est prenante et inégale, bien que chacun participe sans pression, à l'approvisionnement, au rayonnage, au ménage. L'une des utilisatrices me propose de mettre en place un fichier accessible par tous sur internet avec toutes les informations nécessaires pour partager cette charge, ainsi qu'un document papier accessible dans le magasin.

Son rôle sera de les tenir à jour. Une vingtaine de participants prennent connaissance des données, et grâce au bouche-à-oreille, l'initiative commence à mieux se répartir.

En quelques semaines, la gestion, les commandes, les paiements, la charge mentale de l'activité sont assurés plus collectivement qu'auparavant.

25 Chroniques
des désirs

Comment on fait notre projet commun ?

Ils arrivent, ils s'installent, ça papote. Certains vont cueillir les derniers haricots et les dernières tomates mûres pour le grand ragoût. L'ambiance dans le jardin est sereine. Ça faisait longtemps. C'est drôle, on dirait un peu comme c'était dans les années 20 : un jardin partagé de quartier.

Elles débarquent toujours en troupe, depuis toujours... Enfin à l'échelle de leurs 20 ans. Petites, elles ont joué ici, puis on fait des conneries, des flirts d'ados. Aujourd'hui, c'est la bande. Comme les voyages sont devenus si rares, c'est devenu leur seul exutoire à ces donzelles. Néanmoins, quand elles débarquent en bande, elles prennent toute la place... C'est parfois un peu envahissant... Va falloir commencer à aborder ce problème..

Vous étiez ces inconnus, vous êtes souvent passé devant le jardin sans oser rentrer. Jamais facile de passer le pas même si tout nous y pousse et nous y invite. La faim et le besoin de substance peuvent paraître des nécessités vitales, des impératifs. Et pourtant, c'est cette simple fête de quartier qui aurait permis de franchir le cap, et la grille du jardin.

Nous sommes à fond. Le groupe de gestion. On se réunit une fois par semaine et souvent plus. Tous les commoners-usagers n'ont pas conscience du travail et de la charge mentale que ça représente... Mais leur tour viendra... Ça tourne pas mal dans l'équipe, tout le monde finit par se joindre pour une période plus ou moins longue à l'organisation.

Il se demande s'il ne va pas essayer de rejoindre l'équipe de gestion du jardin. Surtout, il aimerait trouver une solution à son principal problème concret : quand on laisse le hamac dehors, entre la rosée ou la pluie, il est mouillé... C'est très désagréable pour la sieste !

Elle revient au jardin cette semaine. Elle a envie de manger des framboises... Et puis elle aimerait bien recroiser cette fille aperçue l'autre jour... Elle lui reste tant en tête.

20
*Chroniques
des désirs*

On est des vétérans - des vétérans de 19 - 22. On était là au début. L'idée de ce jardin, bah, c'était nous. Enfin pas vraiment, à l'époque, c'était plus un lieu de loisir, de détente, aujourd'hui, c'est vraiment un lieu de subsistance avec la disparition de supermarchés. Les choses ont bien changé, on revient voir comment c'est ici, parfois.

Tu as retrouvé le mode d'emploi. Pas grand-chose, laissé sur la table de la cabane. Il fallait trouver la clef sous un pot de fleurs.

Un lieu : le jardin

Une communauté : vous

Des règles : à réécrire parfois, à discuter tout le temps

Un intérêt : général, vite devenu vital : manger.

Tu as aussi retrouvé la pile de livres et d'articles, tout plein de théories, mais ça, tu l'as lu beaucoup plus tard. L'accroche, c'était quand même ce qu'on vivait là maintenant, ici.

Je suis parti. J'ai quitté le navire. C'était pas facile, c'était mon bébé. Je pensais que j'étais indispensable. C'était vrai en un sens, car pendant un temps (qui m'a paru être une éternité) il ne sait plus rien passé. Le jardin s'enfrichait.

Et puis tu as retrouvé le récit du jardin, on a repris confiance, elle s'est engagée, il a changé d'avis, nous avons co-fondé le sens de l'action, vous êtes venu renforcer les rangs, et le projet. Elles y croient, ils sont là, le repas est prêt - À table !



*Chroniques
des désirs*

Nouvelle ZAC

La mise en œuvre opérationnelle de la ZAC s'est crispée suite à la mobilisation de plus en plus structurée d'une communauté d'intérêt général regroupé pour défendre un espace public auto-géré. Le collectif expose aux élus leurs intentions déclaratives vis-à-vis de la participation citoyenne alors qu'une véritable mobilisation existe prête à s'investir dans la mise en œuvre du projet urbain. L'aménageur de la ZAC finit par se désengager laissant les terrains simplement viabilisés et quelques débuts de fondation aux ex-futurs lots. L'atelier de bricolage, dont la gouvernance a été largement réinvestie par des habitants du quartier, assure la promotion de l'espace auto-géré comme point de départ aux aménagements de demain. Le four à pain et la roseraie sont décrétés zone d'intérêt général à préserver et font partie intégralement du nouveau plan de composition. Le lieu devient la rotule entre le quartier d'hier et celui de demain atténuant la fracture entre le 100% social et l'accession à la propriété, jadis brandi comme condition sinequanon à la mixité. Les foyers souhaitant s'installer dans le quartier sont accompagnés par l'atelier de bricolage dans leurs démarches d'auto-construction ; l'association travaillant à la relocalisation des savoir-faire pour assurer les travaux de la ZAC en chantier école par les artisans du territoire. Plus personne du projet de départ n'est encore partie prenante des dynamiques. La nature a horreur du vide et l'intérêt général a prévalu face aux questions de transmission d'un idéal pour faire place à une gouvernance spontanée axée sur le soin aux ressources, modestement. Les structures associatives ont été considérées elles aussi comme des communs dont la gouvernance continue d'évoluer au gré des mobilisations et des thématiques portées par les énergies de passage. L'autonomie totale rendue possible par le retrait des porteurs de projet initiaux a finalement permis de déposer les intentions de départ. Et ils vécurent heureux.

28

*Chroniques
des désirs*

Les bailleurs sociaux n'existent plus

Les bailleurs sociaux n'existent plus. En 2022, les habitants du Mas se sont rassemblés et ont constitué une coopérative d'habitat avec pour ambition de se ré-appropriier le foncier et les immeubles dans lesquels ils vivent depuis toujours. Le rachat des bâtiments a commencé par le lot n°6 dans lequel était installé l'atelier de bricolage et le collectif.

Le local du rez-de-chaussée a accueilli les bureaux de la coopérative et le collectif, à ce moment là, ne prenait pas part au projet, se mettant en retrait afin de laisser le temps aux habitants de définir les contours de la coopérative, ses ambitions, valeurs et besoins. Seule une aide à la mise en réseau a été apportée, permettant à la coopérative de s'entourer de personnes compétentes, notamment sur les aspects juridiques et financiers. Aujourd'hui la coopérative est très active, le collectif en fait partie et certains de ses membres vivent sur place. La cuisine associative en projet il y a 30 ans est installée au Rez-de-Chaussée du bâtiment n°3, elle est propriété de la coopérative, accessible à l'ensemble de ses habitants qui ont également fait le choix de l'ouvrir ponctuellement aux habitants des quartiers voisins qui en sont dépourvus. Le collectif a gardé ses bureaux au n°6 et a poursuivi son activité de permanence architecturale qui prend enfin tout son sens. Il accompagne les évolutions de la coopérative et de son cadre bâti, en propose des pistes d'améliorations inspirées par les paroles recueillies sur place et leurs observations issues de leur nombreux voyages et visite des coopératives de France et d'ailleurs.

29

*Chroniques
des désirs*

Sous les pavés la plage

Mai 2050 dans le centre-bourg. Il fait 35 degrés. Je mange une banane produite dans la nouvelle bananerie à la sortie du centre bourg, non loin de la plage. La mer ayant monté, seules les terres au-dessus de 500m d'altitude sont encore émergées, faisant du massif un territoire refuge pour une bonne partie de ce qui était la population française (dont le nombre a diminué dramatiquement, il faut l'admettre). La petite ville a désormais des allures de ville balnéaire: des cocotiers poussent partout !

Quand je repense à 2020, nos questions d'alors me paraissaient bien futiles. Tout a tellement changé depuis. D'abord, nous avons fini tous nos travaux, mais un peu dans la douleur. Puis en 2022, un bâtiment s'est écroulé non loin, causant un vif émoi dans la communauté. La SCI rachète le bâtiment et le reconstruit entièrement en chantier participatif, pour héberger les migrants toujours plus nombreux. Des vocations de constructeur.ice.s naissent, nous fondons une association dont l'objet est de prendre soin de ce bien qu'est le bâti du centre bourg. Petit à petit, la SCI achète un, deux, trois, 10 bâtiments. Dans les années 2030, un premier exode massif fait venir de nombreux réfugiés métropolitains.

Nous étions prêts à les accueillir, mais beaucoup préfèrent vivre dans les hameaux alentours. Seuls les plus démunis viennent dans le centre-bourg, une forme de ségrégation sociale s'amplifie: les «riches» en fermes communautaires dans les hameaux, «les pauvres» au centre. Puis la crise du pétrole. Plus d'essence aux pompes, c'est la misère complète. Là, ça devait être fin des années 30. Beaucoup de gens se sont installés dans les centres bourgs pour limiter les transports. J'ai fait partie de ceux là. Une sorte de deuxième exode de proximité. Comme il n'y a plus de matériaux, on continue à construire, mais en terre, en bois. Plus de notion de travail suite à la réforme Taubira de 2035: on a tout notre temps pour faire des travaux.

30

*Chroniques
des désirs*

Ciao la question de demande de subvention (quel drôle de concept quand j'y repense !). Bon , j'arrête, je vais prendre un coup de soleil.

Ah, un dernier truc : pour mieux parler d'argent avec des gens aux réalités économiques très différentes, on a testé la rétribution contributive découverte au Miniville de mai 2021. Ça n'a pas été simple mais ça nous a aidé à parler thune beaucoup plus librement !

Résistance en pull-over

2050, un bourg quelque-part en France. Jean-Paul a 20 ans il s'est inscrit dans un «séjour passion» organisé par la fédération du passionariat.

Il y découvre une fabrique de pulls jacquards tricotés manuellement (à caractère subversif, le seul support encore libre d'expression).

Les tricoteurs souhaitent libérer la mémoire collective que les «claudemans communs» ont verrouillé depuis 2032. Le grand Claude numérique n'est plus accessible qu'une heure par semaine. Tous les outils développés entre 2022 et 2032 sont aujourd'hui inaccessibles. Jean-Paul aimerait organiser la résistance mais il est trop jeune et ne trouve plus de trace.

Un tricoteur lui parle d'une des pionnières de la fédé qui a connu la création et a gardé toutes les éditions papiers des récits fondateurs développés par hyper-villages. Il voudrait faire un tour de France des initiatives qu'il découvre mais la crise pétrolière ne permet plus de se déplacer à plus de 150km par mois. Il hésite mais décide de partir à pieds sur les traces avec un message inscrit sur les pulls qu'il va tricoter.

37 *Chroniques
des désirs*

2050 : les fruits du travail de la CTE de la Haute Vallée dans le nouveau contexte géopolitique.

En 2021, pendant l'époque de la grande fumisterie du Covid, les ressources de la Haute Vallée ont été sauvagement attaquées. Les cohortes espagnoles viennent vider les forêts et pillent les carrières pour faire leur recel niveau international avec la Chine et les USA.

À cette époque, la coopérative de transition écologique était encore sur des projets basés sur l'idée d'un développement économique favorable, où la transition écologique avait une idéologie sociale inclusive. Très vite, des communautés sauvages ont été installées sur les espaces naturels pour protéger les ressources. Les ambitions de développement économique industriel et touristique ont été abandonnés pour laisser place à une organisation sociale fermée sur elle-même avec la création de guérillas, où les échanges avec l'extérieur se négocient tout particulièrement sur la position de haute vallée, qui maîtrise le flux et la qualité de l'eau, du bois, et du vin. L'accès aux migrants n'est pas régulé, le taux de population qui a explosé donne lieu à des créations de royaumes en coopération. Le modèle de société s'est radicalisé. La CTE est devenu un outil entre tous ces petits royaumes. La vocation première d'expérimentation de RTE lui a complètement échappé.

Ces territoires qui étaient pauvres et qui ne vivaient que sur l'industrie du vin et des hôpitaux psychiatriques (ou EHPAD) sont complètement bouleversés, et son lien à l'état plus que jamais limité. La gestion des communs est devenu l'axe central des disputes entre le 4 petits royaumes qui recouvrent ce qu'on appelait à l'époque les deux communautés de communes. L'autonomie alimentaire est visée mais des disettes se font ressentir en période de sécheresse, hiver comme été. Des raffles se multiplient entre ces quatre petits royaumes.

32 *Chroniques
des désirs*

La CTE qui finalement après avoir fait ce travail d'identification des ressources et d'organisation des communautés pour leur gestion est devenu un outil pour recréer un moyen de commercer.

La bascule est si forte, les changements de paradigme aussi ancrés dans le modèle social que le problème n'est plus la création de communs mais bien l'accès à des libertés individuelles à prospérer à l'échelle des personnes. Le capitalisme est devenu un mythe et un tabou. Le pays est prospère mais la population en situation de guerre. Certains sont fiers, d'autres nostalgiques. Des luttes s'organisent et des cultures se créent.

33

*Chroniques
des désirs*

Journal d'un survivant du capitalisme, 23 mai 2050

En 2020 à Billom je me demandais comment être maître de mon langage ? Comment ne pas me faire phagocyter le cerveau par les mots d'un modèle destructeur ?

Je suis un survivant du capitalisme-monde. Nous sommes une petite communauté de 2650 individus confinés dans l'enclave autoroutière de Clermont-Ferrand.

Ces trente dernière années les Koutchaks ont renversés d'une force tranquille la suprématie du capitalisme, ces vivants on fait basculer le rapport au monde de la majeure partie des populations. Nous résistons pour sauvegarder le capitalisme mais notre communauté s'amenuise de jour en jour. Hier mon ami Jean a perdu notre croyance en la finance redemptrice et s'est noyé dans la fusion à ce qu'ils appellent le «Fou». Comme les autres, dans une forme de transe, il a abandonné son poste de travail, abandonné la production, renié la croyance dans nos cours boursiers – il est parti, absent de notre monde - il est devenu Koutchak.

Notre cosmologie est en péril, nous nous défendons en répétant sans relâche notre récit, notre histoire, nos concepts, nos mythes fondateurs.

Dans cette survie je suis maître de mon langage, je le défends, je sauvegarde les concepts de «transition», «développement durable», «productivité», «résilience», ces mots sont mes armes. Mes discours de Président portent de moins en moins loin dans les consciences. Notre langue comme notre communauté se fossilise dans le registre posthume des langues mortes.

34

*Chroniques
des désirs*

Gaspard quitte la métropole

Gaspard quitte la métropole Marseillaise pour rejoindre à pied Matéo à Lille. Il part pour deux ans apprendre les techniques de cultures champignonnières dans les caves en friche des immeubles désaffectés. Son voyage va durer 50 jours, il passe par les comtés auvergnates.

Lille et Marseille sont d'immenses tissus de micro territoires qui agglomèrent entres murs et checkpoint des petites communautés ultra réacs ouvrières et des îlots communautaires plus tournés sur le partage.

Passé Aix, il va devoir traverser différentes communes. Jusqu'à Lyon, il connaît sa route, différents amis lui ont conseillé des points de chute, des passages par des communes qui partagent les valeurs de là d'où il vient.

Il a prévu une halte d'une dizaine de jours en Auvergne, où après quelques années de violents affrontements consécutifs suite à des désaccords sur l'accueil de réfugiés climatiques bordelais, les communes de Courpières, Thiers et Ambert vivent en harmonie. Elles prospèrent en exploitant les richesses forestières et la force motrice des torrents du Forez qui alimentent les scieries dont les derniers dépositaires des savoirs-faires couteliers du XX^e siècle ont forgé et affûtés les lames.

Sa route est guidée par ses amitiés, par ses affinités politiques, par les valeurs qu'il porte. Depuis la dissolution de l'État et la communalisation, il y a des terres où il ne vaut mieux pas s'aventurer quant on vient d'une commune libre où le partage, la solidarité et l'organisation horizontale non marchande sont des mots qui comptent.

La République du Jardin, vers une autonomie alimentaire et une gouvernance partagée

Les années 2020 virent naître le paroxysme de multiples crises, ce qui renforça l'individualisme des habitants du quartier. Une première période de famine se solda par la mort d'un nourrisson. Ce drame fut vécu comme un déclic par la population. La collaboration et la mise en commun des talents de chacun apparurent autant nécessaires que bienvenues.

Nous voilà aujourd'hui en 2050, et le quartier a bien changé.

L'espace naturel et incroyable du jardin est considéré comme une ressource commune à protéger, un moyen de subsistance unique, le lieu où se fabrique la gouvernance du quartier.

En plus de nombreux jardins en permaculture, on y trouve des services mutualisés à l'échelle du quartier (atelier d'auto-réparation de véhicules, crèche, fabrique de conserves, cuisine collective, machine à coudre en libre service, auto-thèque, petit centre médical...).

Il y a quelques temps, les habitants ont érigé un parlement populaire au centre du jardin, sous la forme d'un grand kiosque à musique (qui permet aussi de faire la teuf). Ainsi s'expérimente au quotidien une démocratie participative hyper locale, qui s'ajuste pas à pas, bon gré mal gré.

Cela n'empêche aucunement les échanges entre les différentes républiques de la ville, qui tente ensemble d'approcher l'écosystème le plus équilibré possible.

38 *Chroniques
des désirs*

Histoires de binoculares

2021 : Suite au Miniville 2021, un grand appel est lancé par cette communauté de collectifs pour créer une communauté élargie à tous ceux convaincus par les communs, grâce à un financement Fondation de France. La communauté Miniville devient incroyable.

2027 : Miniville devient l'unique modèle, et la communauté remporte les élections nationales.

2028 : Dissolution de l'État nation par le mouvement Miniville. Expulsion des habitants dans les villes pour pouvoir utiliser les anciennes cités comme de grands gisements communs.

Les habitants qui n'avaient pas encore rejoint le modèle des communautés sont envoyés selon un algorithme de mixité forcée -nommé « Ecopolo »- dans les communautés : ce sont les « Algos ».

2030 : La dictature des communs est en place. Tous les gisements sont répartis également entre toutes les communautés : eau, air, mais aussi enfants. Tout désir individuel est tabou.

2035 : Création de frontières numériques.

2040 : Les cellules familiales n'existent plus. Tout est commun.

Une insurrection monte...

37

*Chroniques
des désirs*

La puissance commune

Bibiche pleure de joie. Cela fait bientôt trente ans qu'elle a quitté la métropole pour s'installer à la campagne. C'était en 2022, juste après la semaine antilibérale. La communauté locale avait lancé son appel à projets de vie. Bibiche avait répondu sans y croire, avec l'intention qu'il se jouait ici le futur du monde. Elle venait d'être exclue de la métropole par ses voisins, qui avaient pris le contrôle du quartier. C'est dur, l'expulsion. Ça fait mal, ça fait réfléchir, ça fait pleurer, ça fait peur.

Bibiche a maintenant 60 ans. Elle a gardé des liens avec la communauté de la métropole, qui a exclu les voisins après la mise en œuvre du plan de relance dans les communs en 2027. C'est Rachid qui a permis de garder les liens. Après son expulsion, il a radicalement changé. Exilé communautaire depuis quinze ans, c'est lui qui a découvert le moyen de contourner Ecopolo, l'algorithme de la répartition communautaire. Avec Bibiche, ils ont rejoint la Résistance pour rendre publique sa découverte. La puissance commune a eu beau les convier toutes les semaines à des séances de libération de la parole, rien n'y a fait. Ils ont fait leur choix, en leur âme et conscience. Aujourd'hui, c'est le grand jour. La communauté de la campagne a déclaré sa fusion avec celle de la métropole. Ils partageront leurs ressources, leurs lois, leurs valeurs. C'est le début d'une belle histoire, où la puissance commune laisse enfin une place à la puissance publique.

38

*Chroniques
des désirs*

La révolte des Algos

Les Algos sont installés depuis 2030 aux limites de la ville, des campements ont été organisés pour les héberger en marge de la communauté.

Mixité forcée par les algorithmes générés pour la répartition territoriale, dès le début des conflits internes sont générés dans cette situation précaire.

Aucune culture du commun, pas le choix d'être ici, les individus sont fragilisés, obligés de faire ensemble, de trouver une vocation, de rentrer dans le système imposé.

En 2050, la deuxième génération de ces camps est en âge à son tour d'assurer la reproduction et la croissance de la population.

Une vague de naissances envahit le territoire avec l'envie de reprendre corps avec cette jeunesse qui émerge. Se pose la question de l'éducation, comment l'individu peut reprendre la main sur cette dimension humaine ? Comment extraire les enfants de cette communauté pour se réapproprier et construire sa propre culture et ne plus subir le poids des communs subis ?

Appauvris par plus de vingt ans d'isolement, de conditionnement et d'endoctrinement, la transmission, l'héritage et la singularité n'existent plus. Les enfants Algos prennent les armes...

39

*Chroniques
des désirs*

Après une campagne électorale épuisante

En 2027, les habitants pleurent de joie lorsque s'affiche sur l'écran la victoire du Mouvement Communs en Commun porté par Miniville. La nouvelle communauté décide d'abolir la propriété, le local devient un QG, il est hissé en symbole des communs. C'est enfin un lieu ouvert, car tous les habitants doivent participer via une commission à la vie de la commune. De nouveaux services sont créés et s'installent dans le QG, l'Ecopolo : la polices communs. Au fil du temps le pouvoir commun se met en place et les habitants historiques se sentent dépossédés du lieu, et voient les dérives fascisantes se mettre en place. Les moyens de communication avec les autres communautés sont devenu très difficiles et les moyens de se déplacer aussi. Certains entreprennent alors un voyage pour voir ce qu'il se passe ailleurs. Ils vont alors en campagne environnante. Le constat est le même, le repli communautaire y est si fort que la colère commence à gronder dans cette illusion communautaire. Ils et elles décident alors de partir en mission en secret dans toutes les autres communautés pour fédérer un réseau de révolutionnaires capable de renverser la dictature des communs.



*Chroniques
des désirs*

Négociation ou procédure ?

2040: L'espace public est devenu un espace de sources et de stockage de toutes les ressources également réparties. C'est l'espace des communs. Pour recréer des cellules individuelles, les communautaires négocient entre eux l'utilisation des ressources directement sur l'espace commun. Il n'y a plus de pouvoir attributaire: grâce à une éducation repensée de la gouvernance, tous les communautaires sont des êtres raisonnés et raisonnables... en tout cas dans ce nouveau bout de territoire.

2045: Le territoire découvre un nouveau gisement de ressources au centre de l'espace commun de sources et stockage: une bactérie qui se développe en surface dans et sur les bâtiments, qui ne sont plus nettoyés depuis 2025, formant des tâches bleues, mouchetées sur les supports. Leur absorption développe le sentiment de joie et de légèreté, de manière durable chez les êtres vivants. Une ressource rare et inestimable. Les transfrontaliers des ressources, uniques personnes ayant l'autorisation de traverser les territoires pour les approvisionner en ressources, s'en aperçoivent. En leur sein, une branche radicale d'a-communs s'oppose secrètement à cette nouvelle vision du territoire et de la vie sur terre. Les a-communs décident de dealer cette ressource.

2050: les communautaires du territoire s'aperçoivent de ce trafic parallèle. Cet outre-passage du système de négociation est intolérable. Contre la mise en place de la procédure, qui a montré son inefficacité et son inadéquation aux temporalités du vivant, les communautaires mettent en place des procès plus rapides et efficaces que la procédure. L'espace commun de sources et stockage devient également commun de procès.

✂ 7 *Uchronies
des désirs*

Étaient présent-es :

Carton Plein (Fanny), Association I.C.I ! (Hélène, Céline, Boris), Diane Bousquet, Laura Pandelle, P.M.U. (Noémie, Émeline, Agathe, Anna, Manuel), Pixel 13 (Sabine, Alexandre), La Californie (Juliette), Quatorze (Romain), Les Saprophytes (Pascaline, Mélia, Juliette), Fédac (Raphaël), Collectif ETC (Théo, Cécile), Pourquoi Pas (Amandine, Lucie, Étienne), Hyperville (Edith), La Preuve par Sept (Caroline), le Creux de l'Enfer (Sophie), Vous Êtes d'Ici (Claire), La Briche (Thaïs, Grégory, Julia), Rural Combo (Paul, Louise, Damien, Baptiste, Marcus, Sophie, Léo, Emmanuelle), Ville de Billom (Jacques Fournier), le Collectif des Conjoint-es et Enfants (Cédric, Frida, Valentine, Youri², Olaf, Antony).

Merci à Micro-Planète pour la préparation des repas et les impressions en riso. Merci à la Maraude pour le concert, à Laura Pandelle pour son intervention et son partage de connaissances, à Carton Plein, PMU et Pixel 13 pour leurs contributions à la préparation de ces rencontres.

Rencontres organisées à La Perm – ancien collège
de Billom – par Rural Combo et Édith Hallauer
Rencontres et édition réalisées avec le soutien du
Mécénat de la Caisse des Dépôts et la DALD (Conseil
Départemental du Puy-de-Dôme)
Graphisme et mise en page par Diane Bousquet.

ISBN : 978-2-9575887-1-8





À bientôt !

